

Zitierhinweis

Marchiando, Anaïs: review of: Sebastian Zerhoch, *Erinys in Epos, Tragödie und Kult. Fluchbegriff und personale Fluchmacht*, Berlin: Walter de Gruyter, 2015, in: *Museum Helveticum*, 73(2016), 2, p. 250, DOI: 10.21245/rec.ant.87657109



copyright

Dieser Beitrag kann vom Nutzer zu eigenen nicht-kommerziellen Zwecken heruntergeladen und/oder ausgedruckt werden. Darüber hinausgehende Nutzungen sind ohne weitere Genehmigung der Rechteinhaber nur im Rahmen der gesetzlichen Schrankenbestimmungen (§§ 44a-63a UrhG) zulässig.

Sebastian Zerhoch: Erinyes in Epos, Tragödie und Kult. Fluchbegriff und personale Fluchmacht.

Philologus Supplemente 4. Walter de Gruyter, Berlin 2015. VIII, 393 S.

Publication d'une thèse soutenue à la Freie Universität Berlin sous la direction du Professeur Bernd Seidensticker, cette monographie se donne pour objectif de définir le «sens» (Bedeutung, p. 1) et la «fonction» (Funktion, p. 1) du théonyme *erinyes* dans la littérature et religion grecques, d'Homère à Euripide. L'A. reconnaît cinq acceptions du théonyme: 1. signification abstraite de la malédiction, 2. emploi métaphorique dans la tragédie pour désigner des humains (Médée, Cassandre et Hélène), 3. personnification de la malédiction au singulier ou 4. au pluriel et 5. épiclese. L'A. pense pouvoir ramener ces diverses acceptions à la seule notion de malédiction, vue comme le dénominateur commun.

L'A. examine dans les chapitres 3 à 5 le théonyme selon les quatre premières acceptions qu'il propose avant de se consacrer à l'analyse du cœur de son hypothèse qu'est la malédiction (chapitre 6). À cet effet, il sélectionne quelques passages littéraires pour lesquels il propose une analyse sémantique. Les termes ἄρα, μήνις, ἄτη, δίκη ou θέμις, ou encore μοῖρα y sont définis de manière générique et l'on peut s'étonner que l'A. ne s'attache pas davantage à contextualiser les emplois, ce qui lui aurait permis d'en distinguer plus finement les significations complexes et plurielles. Le dernier chapitre est consacré à reconstruire les cultes – à et hors Athènes – des Erinyes sur une base tant littéraire qu'épigraphique. La thèse présente une solide documentation, mais la détache des contextes narratifs ou discursifs dont l'analyse aurait permis d'en discuter précisément la valeur documentaire. Les six appendices suivant un bref résumé de cette recherche (p. 328–332) auraient gagné à être intégrés dans la thèse. On s'interroge sur la pertinence d'isoler ainsi l'épiclese Erinyes qualifiant Déméter. Discuter cet usage du théonyme dans le corps du livre aurait permis à l'A. de questionner, dans une perspective non-individuée, ce qu'est un dieu dans un régime polythéiste et d'analyser plus finement les modes de relations entre puissances.

À travers ce qui se veut une analyse positive des sources, l'A. se révèle dépendant d'une approche de type phénoménologique. Tributaire de présupposés implicites, une pareille démarche postule l'existence d'universaux, estompant ainsi toute altérité. On regrettera l'absence de références à l'historiographie de l'histoire des religions et aux analyses menées sur les catégories «polythéisme» et «dieu» issues des travaux de J.-P. Vernant et M. Detienne. Cela aurait évité à l'A. d'enfermer les Erinyes dans leur aspect malédictif, démarche qui occulte d'autres dimensions telles que guerrière ou chasserresse et leurs relations avec d'autres puissances. Cette thèse se révèle cependant être un utile catalogue de sources.

Anaïs Marchiando

Maria Patera: Figures grecques de l'épouvante de l'antiquité au présent: Peurs enfantines et adultes. Mnemosyne Suppl. 376. Brill, Leiden 2014. XXXI, 405 p.

L'imaginaire grec et romain comprend un ensemble de figures surnaturelles féminines effrayantes, désignées en grec par le terme générique *phobêtra*, *mormolukeia*, dont l'équivalent français pourrait être «croque-mitaines», «épouvantails» ou «ogresses». Ces créatures fantastiques, oscillant entre l'humain et le bestial, le singulier et le pluriel, ont la double particularité d'incarner une féminité dévorante, inversée, étroitement associée aux peurs enfantines, et de s'inscrire dans une très longue durée, de l'Antiquité à aujourd'hui. Leur étude a longtemps été freinée par la disparité et le caractère fragmentaire des sources ainsi que par l'absence d'intérêt pour le domaine en apparence anecdotique des berceuses et des contes de nourrices. Aujourd'hui, les recherches sur les modes de transmission d'une culture orale, principalement féminine, sont en pleine expansion (cf. A. Karanika, *Voices at Work. Women Performance and Labor* 2014). L'ouvrage de Maria Patera (P.) y apporte une importante contribution. Avec une parfaite maîtrise méthodologique, P. a réuni un dossier diachronique exhaustif, de Sappho au XX^e siècle, en évitant les pièges du diffusionnisme par l'usage d'un comparatisme averti.

Après une introduction qui pose l'historiographie et la démarche, basée sur l'examen minutieux des sources dans l'ordre chronologique, replacées dans leurs contextes socio-historiques (p. XXIV–XXXI), l'ouvrage aborde l'étude de quatre figures emblématiques, Lamia et Lamiae (ch. 1, p. 1–105), Mormô (ch. 2, p. 106–144), Gellô-Gulou (chap. 3, p. 145–248) et Empousa (ch. 4,